

LA ROMANCE DU SAULE. (*)

(Suite.)

V

UN AIR DE ROSSINI.

M. de Ferrières dormait et Dubourg remplissait à ravir ses fonctions de gardien, c'est-à-dire qu'il se tenait très tranquille à son chevet, et qu'on eût pu le croire fort attentif aux moindres besoins du malade.

Il n'en était rien cependant. Dubourg ne songeait qu'à lui. Intimement convaincu de l'influence quasi-surnaturelle qu'il exerçait sur la fille du docteur, Dubourg sentait sa passion prendre des proportions colossales. Son esprit, où s'étaient germés jusque-là que des idées bien modestes et bien humbles, rangées dans les cavités de son cerveau avec le même ordre que les cartons qui garnissent les casiers de son étude, son esprit, disons-nous, faisait une irruption soudaine dans la carrière nouvelle qui s'ouvrait inopinément devant lui, et s'en allait bondissant et vagabond, à travers les visions les plus folles, et les plus saugrenues. Sous cette influence, Dubourg se transforma : pour la première fois de sa vie, il songea à être coquet, et se dit qu'après tout les glaces étaient faites pour qu'on se mirât dedans. Il passa donc ses doigts gros et courts dans ses cheveux, s'efforça de ramener vers ses tempes quelque boucle assassine, et remonta sa cravate de façon à se donner, selon l'odieuse coutume des commis-marchands, la mise d'un homme rivé au carcan. Ainsi attifé, on eut pu le surprendre essayant des poses, étudiant sa physionomie et se souriant avec indulgence à lui-même.

A cette satisfaction d'amour-propre se joignait encore, chez Dubourg, un autre contentement non moins vif à coup sûr, mais d'une nature beaucoup plus matérielle. M. Fortier était fort à son aise, et le clerc de notaire, qui avait l'ambition, très excusable d'ailleurs, de succéder à son patron, se voyait à la veille de réa-

(*) Voir la Livraison précédente.